La souffrance sociale chez les agriculteurs

Quelques jalons pour une compréhension du suicide

Social suffering among farmers: toward an understanding of suicide

Nicolas Deffontaines

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9988>

DOI : 10.4000/etudesrurales.9988

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2014

Pagination : 13-24

Référence électronique

Nicolas Deffontaines, « La souffrance sociale chez les agriculteurs », *Études rurales* [En ligne], 193 | 2014, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 07 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9988> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.9988

LA SOUFFRANCE SOCIALE CHEZ LES AGRICULTEURS

Nicolas Deffontaines

QUELQUES JALONS POUR UNE COMPRÉHENSION DU SUICIDE

LES ARTICLES ET REPORTAGES sur le suicide des agriculteurs prolifèrent depuis quelques années. Il semblerait que cette thématique ait pris de l'ampleur depuis la « crise du lait » de 2009, ce qui suggérerait que l'augmentation des suicides serait liée au retournement conjoncturel des prix agricoles et, donc, à la baisse du revenu des agriculteurs.

Or, cette idée largement véhiculée par les médias soulève deux types d'interrogation. D'une part, le suicide des agriculteurs semble être un problème structurel plus que conjoncturel : depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, agriculteurs, ouvriers et employés présentent alternativement, selon les époques et les conjonctures économiques, les taux de suicide les plus élevés [Baudelot et Establet 2006 : 176]. D'autre part, l'idée d'un lien mécanique entre le suicide des agriculteurs et les difficultés économiques relève davantage du sens commun que de l'analyse scientifique et étouffe, plus qu'elle n'éclaire, la compréhension de ce phénomène.

Il ne s'agit pas ici de nier le poids des difficultés économiques mais de chercher à

identifier les multiples déterminants du passage à l'acte. L'existence même de suicides d'agriculteurs « argentés » contredit le réductionnisme économique. Une théorie compréhensive ne peut décemment exclure ces cas de son cadre d'analyse.

Fort de ces deux constats, cet article écarte la question du nombre des suicides dans le monde agricole pour privilégier celle de la genèse des comportements suicidaires. Partant du principe que le suicide est l'aboutissement d'une période de souffrance intense, cette étude revendique l'usage du concept de « souffrance sociale » pour analyser sociologiquement les structures sociales et l'expérience vécue par les « groupes sociaux agricoles » [Bessière, Giraud et Renahy 2008]. En d'autres termes, il s'agira d'appréhender les conditions objectives de production de cette souffrance et leurs effets sur la subjectivité des agriculteurs.

Afin de saisir de façon empirique ce que cette souffrance a de « social », cet article s'appuiera sur des entretiens réalisés auprès de jeunes agriculteurs d'un département de l'est de la France. Cette unité d'analyse s'avère pertinente en ce que ce territoire recèle un réseau d'interconnaissance qui s'articule autour du syndicat des Jeunes Agriculteurs et en ce qu'il concentre l'ensemble des orientations productives. Aussi les tensions qui le traversent renvoient-elles à l'opposition structurante entre céréaliers et polyculteurs-éleveurs.

Dans un premier temps, nous verrons en quoi l'environnement social dans lequel sont plongés les agriculteurs est potentiellement producteur de souffrance. Puis nous nous

intéresserons aux ressources intersubjectives dont ce groupe dispose pour faire face à cette souffrance. Enfin, nous proposerons des pistes de recherche autour de la question des relations familiales, la famille étant, dans le monde agricole, une ressource intersubjective particulièrement ambiguë.

Ce dernier point présente un enjeu méthodologique spécifique dans la mesure où les suicides sont toujours rapportés par les voisins ou la famille, donc retravaillés par les acteurs sociaux. Autrement dit, l'enquête enregistre des récits de vie alors que la vie, précisément, n'est plus là pour se raconter.

Déséquilibre entre organisation prescrite et organisation réelle du travail

Quand on pense « souffrance au travail », on pense le plus souvent aux salariés d'entreprises. Cette étude se propose d'élargir le spectre d'analyse au groupe des professionnels indépendants que sont les agriculteurs, dont l'unité symbolique repose précisément sur l'indépendance même. Dans son article sur les rapports entre les viticulteurs de la région de Cognac et les multinationales, Céline Bessière écrit :

Malgré des disparités socioéconomiques manifestes, c'est l'idéologie de l'indépendance (« être son propre patron ») qui fait l'unité symbolique d'un groupe professionnel sous dépendance [2008 : 125].

Or, la rencontre entre un sujet et une situation de travail dont les caractéristiques sont fixées indépendamment de la « volonté du sujet » peut produire de la souffrance [Dejours 1993]. Cette genèse de la souffrance

sociale chez les agriculteurs s'explique par le déséquilibre structurel entre l'organisation prescrite de leur travail et son organisation réelle [Dejours 2009 : 40-41].

L'organisation prescrite du travail désigne ce que les agriculteurs devraient faire au quotidien et implique un certain nombre de normes : modernisation de l'exploitation ; respect de l'environnement. Il est utile de souligner que l'organisation prescrite dépasse largement la dichotomie, classique en sociologie rurale, entre « tradition » et « modernité ». Trois types de canaux de diffusion peuvent être distingués : les organisations agricoles disposent de moyens humains (techniciens présents sur le terrain), de moyens de communication (presse spécialisée) et d'un registre de sanctions (pénalités). Les agriculteurs eux-mêmes se présentent comme prescripteurs de normes. Tout se passe en effet comme s'il existait des modèles d'exploitations auxquels il faudrait se conformer.

L'organisation réelle du travail désigne, elle, les ressources, tant humaines que matérielles, dont disposent les agriculteurs pour atteindre les objectifs qu'ils se sont eux-mêmes fixés ou qui leur ont été fixés par des instances extérieures. Le concept d'« économies de charges » est emblématique de cette tension entre « organisation prescrite » et « organisation réelle ». Les organisations professionnelles, la presse spécialisée et certains agriculteurs estiment qu'il faudrait réduire les coûts de main-d'œuvre, d'intrants et de matériel :

Ce que disent les Jeunes Agriculteurs, c'est qu'il faut valoriser le produit : les

charges, on arrivera toujours à les maîtriser [...] Parce que c'est peut-être le moment de se dire que 600 euros de charges par hectare, c'est une bêtise. Pour te donner une idée, on a à peu près 950 euros de charges pour 1 800 euros de produit brut. On a beaucoup trop de charges : il faudrait mutualiser les outils de production, mieux valoriser les prix à la vente. Tout ça, c'est à trouver.

Les propos de cet agriculteur témoignent du degré d'intériorisation du discours institutionnel tant la maîtrise des charges paraît aller de soi. Pourtant, c'est un problème pour nombre d'agriculteurs, lesquels expriment leur inquiétude face au déséquilibre qui existe entre les objectifs qu'on leur assigne et les ressources dont ils disposent réellement :

Si j'ai moins d'ouvriers, je vais me retrouver avec encore plus de boulot : je sais pas comment je vais faire.

Pour cet éleveur laitier, la réduction des frais de main-d'œuvre revient à transférer au chef d'exploitation le travail qu'accomplissait l'ouvrier agricole. Dès lors, la prescription des économies de charges se heurte à la réalité. Précisons que cette rencontre entre la situation de travail et la subjectivité des acteurs génère moins un sentiment de pénibilité physique que de pénibilité mentale :

Au jour le jour, on est submergés par des tas de contraintes qui viennent les unes après les autres [...] On est tellement le nez dans le guidon parce qu'il faut qu'on en fasse beaucoup qu'on a du mal, certains plus que d'autres, à regarder un peu ce qui se passe et dans quel sens s'orienter pour essayer de s'en sortir le mieux possible [...] Moi qui, sur mon exploitation, suis seul aujourd'hui

à prendre des décisions, j'ai de plus en plus de mal à me motiver, à penser que c'est pour du mieux.

C'est bien de la « charge mentale » attachée au métier d'agriculteur que se plaint cet exploitant, comme le montrent les expressions « submergés » ou « nez dans le guidon ». La pénibilité dont il est question ici est due au décalage entre la prescription infinie qui invite à ouvrir en permanence le champ des possibles – modernisation, nouvelles techniques culturales, nouveaux ateliers – et les ressources humaines à disposition. Cet agriculteur sait qu'en réalité il ne peut compter que sur lui-même.

Pourquoi cette tension entre « organisation prescrite » et « organisation réelle » s'exprime-t-elle sous la forme de l'usure mentale ? Pourquoi les agriculteurs parlent-ils tous de difficultés de nature psychologique et non d'une fatigue physique, curieusement peu évoquée lors des entretiens ? Cette question est essentielle car, comme le rappelle Pascale Molinier :

Pour que l'on puisse parler de souffrance dans le travail [...] il faut que les personnes puissent s'accorder sur l'existence d'une difficulté commune qui réside dans l'organisation du travail [2012 : 737].

Deux processus propres à l'histoire de la profession agricole permettent de répondre à cette question.

Le premier renvoie à la mécanisation apparue au cours des cinquante dernières années. La jeune génération a en effet conscience de ce que cette mécanisation a apporté en matière de confort dans le travail par rapport à ce qu'ont vécu ses parents et grands-parents :

Travailler aujourd'hui avec l'hydraulique, c'est quand même énorme. L'hydraulique, c'est incroyable. T'appuies sur un bouton, tu lèves des tonnes. Ça a simplifié le travail en agriculture [...] Les anciens, ils ont laissé tomber le cheval pour passer au tracteur : ça, c'était déjà une sacrée révolution. Le grand-père, quand tu lui parles de GPS, que tu lui dis que les tracteurs sont capables de se conduire tout seuls maintenant, qu'il suffit d'appuyer sur le volant et qu'ils font demi-tour tout seuls, il a du mal à le croire.

L'évocation de la figure du grand-père permet de faire ressortir le couplage récent entre informatisation et mécanisation. La pénibilité physique du travail est ainsi délégitimée par les jeunes agriculteurs.

Si les jeunes parlent de « pénibilité mentale », ce n'est toutefois pas par défaut. Cela tient au fait que les institutions agricoles promeuvent depuis peu la démarche entrepreneuriale dans l'exercice du métier d'agriculteur :

La profession agricole promeut depuis trente ans la création d'entreprises plus que la reprise [Bessière, Giraud, Rémy et Renahy 2008 : 11].

Il n'est pas anodin, à ce propos, que la page internet des chambres d'agriculture consacrée à l'installation des agriculteurs soit intitulée « Transmission et création d'entreprises ». Concrètement, l'agriculteur soumet à la Chambre un projet d'installation dans lequel il précise les principaux axes qu'il envisage et la rentabilité à moyen terme de son exploitation. L'esprit d'entreprise est au cœur de l'action menée par les chambres d'agriculture. Le terme même de « création »

renvoie au domaine entrepreneurial. Or, l'appropriation, par les agriculteurs, de ces valeurs repose sur la contradiction profonde entre la richesse qu'offre le métier d'entrepreneur et la lourdeur que suppose le pilotage d'une entreprise. Par ailleurs, nombre d'agriculteurs associent, dans leur discours, désir d'indépendance et garantie de diversité :

— Et alors, à ce moment-là, tu voulais travailler en tant que technicien ou t'installer à ton compte ?

— À cette époque-là, j'avais déjà envie de travailler pour moi [...] Je pensais que, comme technicien, j'avais fait le tour de la question. Pour moi, il faut que le métier soit varié parce que je m'ennuie assez vite.

Et cet interviewé d'ajouter :

On a une qualité de vie parce qu'on a notre propre emploi du temps. On a une diversité du métier que j'échangerais pour rien au monde. Aujourd'hui, j'ai fait de la compta, un peu de mécanique aussi. Si je veux, je peux faire de l'électricité, de la maçonnerie, de l'agronomie ; je peux construire et aménager un paysage qui sera encore valable dans cinquante ans.

Si tous les aspects du métier ne renvoient pas directement aux activités d'un chef d'entreprise, l'idée de création, de choix et d'indépendance n'en est pas moins au cœur des propos de cet agriculteur. Si tous nos interlocuteurs reprennent ces notions relevant de l'entrepreneuriat, peu se disent chefs d'entreprise. Un seul revendique explicitement ce statut :

Moi, j'ai toujours vu l'exploitation agricole comme une entreprise, j'ai toujours

eu la notion de la gestion d'entreprise parce que je vois pas pourquoi une exploitation serait différente d'une entreprise.

La trajectoire de cet exploitant explique sa rupture avec la logique paysanne, ses parents n'étant pas agriculteurs.

Beaucoup disent éprouver une fatigue mentale, obligés qu'ils sont d'aller toujours de l'avant :

Nous, on a un métier où on peut pas se laisser porter, faut toujours aller de l'avant, par exemple le photovoltaïque : je sais que j'étais pas dans une période très euphorique où j'avais énormément envie d'aller de l'avant, mais c'était le moment où ça se passait, il fallait sauter dans le train au bon moment [...] parce qu'après, quand c'est passé, la messe est dite, t'arrives trop tard.

Cet éleveur de vaches allaitantes avoue avoir de sérieuses difficultés à se motiver pour effectuer le travail à la ferme, exprimant une « fatigue de soi » [Ehrenberg 1998] face à l'injonction de « performance dans les multiples domaines de compétence exigés par la gestion d'une entreprise » :

Franchement, moi, je pense, que c'est trop, trop de charges à supporter pour une seule personne. C'est mon idée [...] C'est la société d'aujourd'hui. On fait que s'adapter, mais ça finit qu'on y arrive plus, on essaie de toujours être à la pointe de ce qu'il faut faire, et ça suffit plus à force. Je veux dire : je sais pas trop où on va.

Les différentes compétences que ce polyculteur-éleveur pense devoir posséder seraient à l'origine de son usure mentale :

C'est plus comme dans le temps, faut être rentier, faut être véto, faut être mécanicien, faut être gestionnaire de tout ce qui peut se passer, et puis surtout, t'as jamais le droit à l'erreur, de toute façon, quand t'es à ton compte, t'as le droit à rien, je veux dire, si t'as un moment de faiblesse, tu le paies cash, si t'es à la dérive, personne viendra t'aider. C'est comme ça : t'as pas le droit du tout à l'erreur.

Ajoutons que le célibat rend la diversité des tâches plus lourde à porter. L'absence de conjoint signifie l'impossibilité de partager – ne serait-ce que d'un point de vue psychologique – les différentes activités :

C'est vrai que c'est pas la même chose de travailler tout seul ou de travailler en couple. Déjà t'es pas 365 jours tout seul : t'es deux pour superviser le boulot.

Il semblerait que le terme « superviser » ne signifie pas seulement « partager les tâches physiques » mais également « partager les responsabilités ». La conjointe est aussi celle qui décide conjointement, ce qui permet d'affronter plus facilement le fait d'avoir en permanence des choix à faire. Les agriculteurs ont parfois le sentiment de s'être laissés piéger par leur propre désir d'indépendance :

Le problème, c'est que ça, on l'a entériné. Moi je suis le premier à l'avoir fait quand j'ai signé pour m'installer. Je savais, je reviens pas là-dessus, je savais que c'était beaucoup de responsabilités, des fois des situations très ingrates ou des mauvais résultats.

Les entrepreneurs agricoles sont donc tiraillés entre leur désir d'indépendance et

l'investissement personnel que cette indépendance suppose. Si ce déséquilibre structurel détermine des conditions d'existence potentiellement créatrices de souffrance, il convient désormais de s'intéresser aux différents traits que cette souffrance peut revêtir.

L'impossible réalisation de soi

S'il existe une « normalité souffrante » rappelant que vivre c'est souffrir, c'est « lorsque le sujet ne peut plus ni créer à partir de sa souffrance ni parvenir à l'oublier ou à s'en distraire grâce à des défenses que celle-ci devient pathogène » [Molinier 2012 : 733]. En d'autres termes, la souffrance peut se définir comme une impossible réalisation de soi et comme une impossible projection dans l'autonomie [Ricoeur 1990]. L'autonomie et la réalisation de soi apparaissent alors comme la norme à laquelle il faut se conformer :

L'impératif d'être soi s'impose aux agriculteurs comme aux autres membres de la société [Purseigle 2005 : 44].

La souffrance de l'agriculteur vient de ce qu'il lui est impossible de répondre à l'injonction d'autonomie. Au lieu de lui permettre de définir ses propres règles dans l'organisation de son travail, cette autonomie restreint le champ de ses possibles parce que l'agriculteur manque de ressources. L'autonomie est ainsi vécue de façon négative. Tenus de respecter des normes économiques, agronomiques et environnementales, certains agriculteurs gardent cependant leurs distances vis-à-vis de ces prescriptions. Ce phénomène est doublement social, et par la nature des tensions auxquelles

les exploitants sont confrontés lorsqu'ils sont soumis à ces normes et par la nature des ressources dont ils disposent pour se réaliser de façon positive. Pour avoir de soi une image positive, il faut être en mesure de se défendre en toute situation.

C'est par ses ressources intersubjectives que l'agriculteur pourra « créer » et échapper à la souffrance. Toutefois, lorsque les conditions d'existence n'offrent que de faibles ressources, cette faiblesse génère à son tour de la souffrance.

La première de ces ressources réside dans la valeur accordée au statut social et au travail :

Aussi longtemps que le travail fait sens pour les gens, [...] la souffrance n'est pas pathogène [Molinier 2012 : 735].

Or, plusieurs remarques de nos interlocuteurs révèlent une mésestime de soi. Ainsi cet agriculteur dit « ne pas trop savoir où il va », se considère « bien mal payé de ses efforts » et dit ne pas recevoir non plus la rémunération symbolique due à son rôle de « nourrisseur de la planète » [...], le paysan [étant] quasiment le prolongement direct du bras de Dieu [Luneau 2004 : 143]. Plusieurs agriculteurs se montrent particulièrement sensibles à l'étiquette de « pollueurs » qu'on leur colle facilement :

Et puis une reconnaissance envers les citoyens qui me paraît nécessaire. Parce qu'on est trop montrés du doigt comme les pollueurs, comme les gens qui rasant les haies, comme les gens qui n'entretiennent pas le territoire. Et c'est faux. C'est pas ça qu'on fait : c'est pas notre métier. Nous, on est là pour entretenir et pour nourrir.

Si cet agriculteur peut faire fi de cette étiquette, c'est parce qu'il dispose de nombreuses ressources sociales : céréalier, responsable cantonal du syndicat des Jeunes Agriculteurs, marié à une professeure et vivant dans une maison de famille, son patronyme est en outre doté d'un solide « capital d'autochtonie » [Renahy 2005]. Ce qui n'est pas le cas de la majorité, pour qui le qualificatif de « pollueurs » vient s'ajouter à une image déjà très dégradée :

On souffre d'une mauvaise image. C'est clair.

Les propos de cet agriculteur apparaissent dans la conversation au moment où est abordée la question du célibat. Il semble que cet agriculteur ait intériorisé l'idée de la dévaluation symbolique des célibataires, et la « mauvaise image » à laquelle il fait allusion renvoie à l'empaysannement des aînés béarnais décrit par Pierre Bourdieu il y a cinquante ans [2002].

Précisons que c'est chez les polyculteurs-éleveurs que le taux de célibat est le plus élevé [Giraud et Rémy 2008]. Même si le point de vue sur cette question a évolué au cours du demi-siècle passé, il convient de s'intéresser aux raisons qui font que ces agriculteurs célibataires continuent à se déprécier.

Dans le monde scolaire, ce sont les enfants des agriculteurs qui sont le plus souvent victimes des humiliations infligées par les professeurs [Merle 2002]. Un de nos interlocuteurs insistera d'ailleurs sur la dévalorisation de la filière agricole dans le système scolaire :

Le CAP, c'est pour les nuls. La moitié, c'est des déchets quand c'est pas les

trois quarts [...] T'as tous les déchets qui savent rien, donc les gens les foutent en agricole alors qu'ils sont pas du tout du milieu agricole, qu'ils savent pas lire, pas écrire, rien, quoi, et toi, tu te retrouves largué là, au milieu d'eux.

Si, en règle générale, les agriculteurs sont de plus en plus diplômés et si les formations agricoles ont, pour les agriculteurs, gagné en légitimité [Alarcon 2008], il reste que le lycée agricole n'est toujours pas reconnu à la même hauteur que les autres filières. Précisons toutefois que cet agriculteur est le plus âgé de l'échantillon, ce qui peut expliquer la teneur de ces propos.

Après le statut social, un deuxième facteur intervient dans le processus de dépréciation des agriculteurs : ils sont tiraillés entre le passé et l'avenir. Cette tension se cristallise dans la rupture entre le lieu de production et l'habitat : il n'y a pas de réelle cohérence entre le lieu de travail et le lieu du vivre-ensemble. Cette incertitude géographique participe de la fragilisation de la profession :

Le non-lieu génère du non-sens [...] Le drame vécu des agriculteurs français, qui souffrent d'une supposée insignifiance croissante de leur place dans la société, se noue pour une bonne part en ce point [Hervieu et Viard 2005 : 76].

La localisation géographique de la ferme est une véritable préoccupation tant elle est le passage obligé pour se projeter dans l'avenir :

On travaille sur deux sites. Le site E, qui est ma ferme, celle que je loue à B, et le site de mes parents. Donc, faut que je construise à un endroit où je suis propriétaire. Parce que, pour l'instant, je suis propriétaire de rien, je suis entre

deux fermes [...] Je me retrouve entre deux chaises. Des deux, il faut que j'en trouve une, solide, qui me permette d'avoir une vision sur dix ans.

Par la précarisation de la localisation, c'est l'avenir lui-même qui se fait incertain. Les agriculteurs peinent à faire valoir la logique du lieu comme stratégie de défense.

Pour autant, les agriculteurs ne disposent-ils pas de ressources intersubjectives liées à leur inscription dans des collectifs professionnels, de loisirs ou amicaux, qui leur permettrait de mettre leur souffrance à distance ? Se pose alors la question du sort qu'il faut réserver à cette remarque de Durkheim selon laquelle « le suicide varie en raison inverse du degré d'intégration des groupes sociaux dont fait partie l'individu ». Soutenu par des liens multiples et denses, l'individu passerait probablement moins facilement à l'acte. Autrement dit, les ressources intersubjectives permettraient de mieux résister à la souffrance.

L'entrée dans l'espace public du problème que pose le suicide des agriculteurs intervient au moment même où l'exode rural recule et où les campagnes se repeuplent. Ce qui ne veut pas dire que les agriculteurs soient socialement moins isolés. Ce qui doit retenir particulièrement notre attention, c'est leur mise en minorité au sein même du monde rural. Cette mise en minorité modifie la structure de la population locale : en effet, ce sont les salariés qui dictent les temporalités au sein des réseaux sociaux. Si 60,9 % des jeunes agriculteurs déclarent appartenir à un club, un groupe ou toute autre association, beaucoup ont du mal à se plier à la norme temporelle qu'imposent ces groupes, ce qui les en éloigne [Purseigle 2005 : 48] :

Je faisais du rugby, je jouais ailier. C'était juste histoire de faire autre chose. Le mardi soir, le vendredi soir, le dimanche matin. Mais le problème, c'était le dimanche matin : on était souvent au taf, fallait finir le boulot. À la fin, ça pèse. Ben oui, tu joues avec des ouvriers qu'ont leur soir quand toi, tu finis tes huit heures [...] que toi t'es à ton compte. Ben oui, les vaches, elles bouffent, t'es pris, y'a pas à dire.

Certains agriculteurs parviennent toutefois à se maintenir dans ces réseaux de sociabilité, allant jusqu'à cumuler plusieurs activités. Il y aurait un effet de cliquet au-delà duquel on accumulerait les loisirs ; en-deçà, les réseaux sociaux seraient réduits à leur portion congrue. On peut raisonnablement penser que certains capitaux, comme le capital économique, le capital culturel et le capital d'autochtonie, catalyseraient l'inscription dans les réseaux sociaux, mais reste à connaître l'importance de ces capitaux et la manière dont ils s'articulent.

Par ailleurs, le degré d'intégration des « groupes sociaux agricoles » est moins faible qu'on ne le croit. En effet, alors que « [Durkheim] proposait comme remède au suicide égoïste le développement de corporations professionnelles » [Barlet et Marichalar 2012 : 745], l'agriculture française apparaissait comme « un monde d'organisations » [Hervieu 1996 : 71] caractérisé par une forte densité institutionnelle, ce qu'attestent les nombreux syndicats, mutuelles et autres coopératives. Même si ces instances professionnelles peuvent être synonymes d'une intégration « ambiguë » parce qu'elles ne renvoient pas nécessairement aux individus

qui les composent une image positive d'eux-mêmes, elles demeurent des forces d'encadrement absentes de bien d'autres secteurs d'activités.

La famille : une ressource intersubjective ?

Cette interrogation prend appui sur les travaux d'Alice Barthez, qui soulignait cette spécificité propre au monde agricole :

Considérons l'agriculture ni comme rapport familial ni comme rapport de travail mais comme le choc entre les deux. Le mot n'est pas trop fort car il veut exprimer ce que cela signifie de démystification et de violence quand ces deux rapports ne sont pas perçus comme séparés, mais plutôt réunis en un seul rapport social [cité dans Bessière, Giraud et Renahy 2008 : 5].

Il s'agit ici de montrer que ce choc peut, dans certains cas, faciliter le passage à l'acte. Le suicide de deux jeunes agriculteurs célibataires a particulièrement frappé les esprits. Il faudrait étudier la manière dont ces drames ont pénétré la mémoire collective mais nous nous contenterons d'essayer de comprendre ce que ces suicides disent de la difficile mobilisation de la sphère domestique lorsqu'on est confronté à la souffrance sociale. Habituellement séparées, la socialisation professionnelle et la socialisation familiale sont ici entremêlées. Les rapports conflictuels tendent à traverser les différents domaines dans lesquels les individus sont engagés. Nombreux sont les interviewés qui soulignent la domination d'un membre de la famille ou qui insistent sur le caractère « renfermé » de celui qui s'est donné la mort. L'importance des liens familiaux

heurterait de plein fouet la norme sociale de l'épanouissement tant personnel que professionnel.

Trois axes de réflexion méritent dès lors d'être dégagés.

Comment s'articulent les rapports de domination au sein du groupe domestique entre la sphère professionnelle et la sphère familiale ? Tendent-ils à se superposer ou, au contraire, à s'inverser quand on passe d'une sphère à l'autre ? Plus la domination est forte, moins le groupe domestique fait figure de protection.

Si la question de la domination est centrale, elle doit cependant s'accompagner d'une analyse des logiques portées par les acteurs sociaux au sein des exploitations familiales. À la logique patrimoniale s'opposerait une logique entrepreneuriale. S'ajoute à cela le choix entre « spécialisation » et « polyculture ». Plus que des individus, ce sont des logiques qui s'affrontent. Celui qui voit sa logique rejetée a le sentiment de ne pas pouvoir se réaliser.

Les relations familiales, enfin, sont fondamentalement liées à la transmission des exploitations. Cette question exerce une forte pression sur les acteurs concernés en ce qu'elle convoque à la fois l'histoire de l'exploitation et celle de la famille. Précisons en effet que la transmission est considérée comme réussie lorsque celui auquel l'exploitation a été transmise se trouve à son tour en situation de transmettre [Jacques-Jouvenot 1997]. De plus, la transmission d'une exploitation impose ses règles héritées du passé. Jouer avec ces règles a un coût psychologique, tant pour celui qui transmet que pour celui qui reçoit :

Mon grand-père, il s'est suicidé. C'était au tout début de la retraite. Tu vois, en fait, il faisait les vaches, et puis, mon oncle qui a repris, il a dit que les vaches c'était pas rentable, qu'il fallait faire de la betterave, alors, mon oncle a bazzardé les vaches, il a fait de la betterave à fond [...] Et alors, le grand-père, il s'est

pendu, il a pas supporté de voir les vaches partir.

Ces trois axes doivent permettre d'ouvrir la « boîte noire » familiale, ouverture indispensable à la compréhension du processus de souffrance suicidaire.

Bibliographie

Alarcon, Lucie — 2008, « "Maintenant, faut presque être ingénieur pour être agriculteur". Choix et usages des formations professionnelles dans deux familles d'agriculteurs », *Revue d'études en agriculture et environnement* : 95-118.

Barlet, Blandine et Pascal Marichalar — 2012, « Suicide », in A. Bevort, M. Lallement, A. Jobert et A. Mias eds., *Dictionnaire du travail*. Paris, PUF, « Quadrige » : 744-750.

Baudelot, Christian et Roger Establet — 2006, *Suicide. L'envers de notre monde*. Paris, Le Seuil.

Bessière, Céline, Christophe Giraud et Nicolas Renahy — 2008, « Introduction générale : famille, travail, école et agriculture », *Revue d'études en agriculture et environnement* : 5-19.

Bourdieu, Pierre — 2002, *Le bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*. Paris, Le Seuil.

Bourdieu, Pierre ed. — 1993, *La misère du monde*. Paris, Le Seuil.

Dejours, Christophe — 1993 (1980), *Travail : usure mentale. De la psychopathologie à la psychodynamique du travail*. Paris, Bayard Éditions. — 2009, *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*. Paris, Points, « Essais ».

Ehrenberg, Alain — 1998, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*. Paris, Odile Jacob.

Giraud, Christophe et Jacques Rémy — 2008, « Le choix des conjoints en agriculture », *Revue d'études en agriculture et environnement* : 21-46.

Hervieu, Bertrand — 1993, *Les agriculteurs*. Paris, Presses universitaires de France, « Que sais-je ? ».

Hervieu, Bertrand et Jean Viard — 2005, *L'archipel paysan. La fin de la république agricole*. La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube.

Jacques-Jouvenot, Dominique — 1997, *Choix du successeur et transmission patrimoniale*. Paris, L'Harmattan, « Logiques sociales ».

Luneau, Gilles — 2004, *Les nouveaux paysans. Ils réinventent la campagne*. Monaco, Éditions du Rocher.

Merle, Pierre — 2002, *L'élève humilié. L'école, un espace de non-droit ?* Rennes, Presses universitaires de Rennes.

Molinier, Pascale — 2012, « Souffrance », in A. Bevort, M. Lallement, A. Jobert et A. Mias eds., *Dictionnaire du travail*. Paris, PUF, « Quadrige » : 733-737.

Purseigle, François — 2004, *Les sillons de l'engagement*. Paris, L'Harmattan. — 2005, « Les malaises du monde paysan », *Regards sur l'actualité*, La Documentation française n° 315 : 41-57.

Renahy, Nicolas — 2005, *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*. Paris, La Découverte.

Ricoeur, Paul — 1990, *Soi-même comme un autre*. Paris, Le Seuil.

Résumé

Nicolas Deffontaines, *La souffrance sociale chez les agriculteurs. Jalons pour une compréhension du suicide*
Pour expliquer le suicide des agriculteurs, les médias se limitent généralement au seul facteur économique. Une approche compréhensive de cette question révèle d'autres conditions objectives de production de ce qu'on peut appeler la « souffrance sociale ». Le déséquilibre structurel entre l'organisation prescrite et l'organisation réelle du travail génère chez les agriculteurs un sentiment de pénibilité mentale. Tenus de répondre à des impératifs d'autonomie et de réalisation de soi, ces derniers ne disposent pas tous des mêmes ressources sociales pour parvenir à une image positive d'eux-mêmes. Pour se développer, la souffrance suicidaire s'appuie en effet sur la distribution inégale du capital économique, culturel et d'autochtonie.

Mots clés

souffrance sociale, agriculteurs, suicide, pénibilité mentale, autonomie

Abstract

Nicolas Deffontaines, *Social suffering among farmers: toward an understanding of suicide*

When explaining suicide among farmers, the media tend to focus exclusively on economic factors. This paper argues that adopting a more comprehensive approach to the issue highlights other conditions of production of what might be termed "social suffering". It is suggested that the structural imbalance between the prescribed and actual organization of work causes mental pain among farmers. The paper argues that amid increasing pressure to demonstrate greater autonomy and self-realization, farmers may not have the same social resources for developing a positive self-image. Research shows that an unequal distribution of economic and cultural capital and capital of autochtony leads to increased suicidal thoughts.

Keywords

social suffering, farmers, suicide, mental pain, autonomy